

On'a pouta farça : (patois de la Broye)

Autor(en): **Davi**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 16

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

mères. Les deux Lacour ont absenté l'École depuis le premier octobre; les deux plus grand Gisclon ont absenté neuf mois tout entier et sont revenu au nouvel-an; la Fontanette est toujours venue une fois par jours, Chabot de même; les Dumas ne sont pas assidus comme il le Devroit; le petit Pouse fait bien son devoir; le petit Lafond feroit très bien s'il pouvoit venir assiduellement, mais qu'est ce qui les empêche ils sont presque tout nud et sur tout par les pieds ce que je ne peut attribuer que peut-être à une mauvaise conduite; les Gardet j'en suis très mal content; les Dégailler vienne régulièrement mais peut d'avance sur tout à l'Egard des deux filles.

Vous priant de plus si vous en savez encore quelques uns de les faire venir à l'École d'autant que je ne les conois pas, Messieurs en attendant la continuation de vos bienveillances j'ai l'honneur d'être Votre très soumis et obéissant serviteur.

Lausanne, le 23 janvier 1782.

DAVID-JOSEPH NICOLE
Régent.

Notte des enfans : 4 Gisclon, 3 Dumas, 3 Dégailler, 2 Lafond, 2 Gardet, 1 Chabot, 1 Pouse, 1 Fontanette, en tout 17 qui vienne tout à présent.

Une misère! — Un géôlier qui, par négligence, avait laissé s'évader un prisonnier confié à sa garde, arrive l'autre jour au bâtiment de la prison au moment où un autre prisonnier s'apprêtait à prendre aussi la clé des champs.

Le géôlier saisit le fuyard et lui fait réintégrer sa cellule, en murmurant :

— C'est pourtant le diable qu'on ne puisse jamais avoir affaire à des braves gens, ici !

Le langage de nos fillettes. — Dans la rue, deux fillettes, rentrant de l'école, s'entretenaient de choses sans doute fort intéressantes pour elles, car elles sont absorbées par leur conversation.

L'une d'elles, d'un ton sans réplique :

— D'abord, là, en somme, après tout, il y a une chose importante, seulement voilà !... — P.

TOUT EN RONDANT

Voici encore, pour compléter la liste, quelques unes des « Kyrielles » que chantaient autrefois les enfants et qu'on n'entend plus guère aujourd'hui. Il serait vraiment dommage de n'en pas garder au moins le souvenir.

Etant en compagnie, si vous quittez votre place pour revenir et trouver la place occupée, on vous disait :

Qui va à la chasse
Perd sa place !

A quoi vous étiez en droit de répondre :

Quand il revient
Il trouve un chien !

Les mamans de Blonay (d'après madame Odin) berçaient leurs enfants en leur fredonnant la suave cantilène ci-après :

Tsanta, plliora, tsanta ris ;
Clliou la porta de ton courti,
Quand lè zozei te véront
Te crieront
Pequa m....., pequa son !

Avec le printemps, les morilles sortent de la mousse; les gamins de la Vallée de Joux ne disent plus, comme leurs aînés, en allant à la chasse aux champignons, dès qu'ils en avaient une en main :

Moruva ton pair
Moruva ton pair...

Ce qui faisait infailliblement surgir une autre morille, pour faire la paire; quand le chasseur trouvait une troisième morille, il appelait la

quatrième, ce qui fait que la cueillette terminée, il rentrait toujours à la maison avec un nombre pair de ces savoureux cryptogames (comme on disait à l'École normale).

Mais le printemps ne se signale pas rien que par des morilles et sa brillante parure (comme chantent les poètes). A cette époque la sève monte, ce qui permet de détacher facilement l'écorce des jeunes pousses de saule et de frêne spécialement, permettant ainsi aux gamins de fabriquer des sifflets ou *subiels*, si vous préférez. G.-C. Dénéreaz a donné dans le *Conteur* les détails de la fabrication de cet engin, nous renvoyons pour cela nos lecteurs au charmant article de ce regretté collaborateur; rappelons seulement que pour confectionner un sifflet, il faut détacher un manchon d'écorce d'une jeune pousse et pour cela il faut frapper l'écorce, copieusement et préalablement ensalivée, à petits coups répétés au moyen d'un couteau tenu par la lame, l'écorce se détache alors facilement. Cette manière d'opérer s'appelle : *saver, chaver, sauver, xaver*..., du verbe *savà* : peler.

Il faut *saver* un certain temps pour que l'opération réussisse, le temps de dire, tout en *savant* :

Sauva, sauva
Marasauva
Se tè sauva bin
T'ari d'au bon vin
Se tè sauva mau
T'ari de la pesse de tzevau !
Vau, vau, vau.

Ce refrain se retrouve un peu partout en Suisse romande. A la Vallée de Joux, on dit :

Bon pèlerin
Sova, sova, sova bin
Se te sauva bin
Tèrè dau bon vin
Se tè sauva mau
T'èrè de la pessa de tsevu.

En Valais, on remarque une petite variation, mais les deux liquides promis qui figurent dans la Kyrielle sont partout de même nature : jugez plutôt :

Pin, pin, piölin,
Se to me vas bin,
Te bailleraï baïre de bon vin.
Se to ne va pas bin,
Te bailleraï a baïre de la pesse de tsin
Dezo a raïvo du molin
(dessous la roue du moulin).

Les personnes que cela intéresse trouveront dans les Archives suisses des Traditions populaires, année 1905, au moins trente-cinq formulettes sur ce sujet.

Quoique cet article soit déjà long, nous citons encore, comme Kyrielle d'occasion, une formulette qui se dit dans le Jura bernois (Basse Ajoie), par les personnes âgées qui prennent de l'eau bénite en sortant des maisons.

A benête, y te pran
Tra tshoses te me defende
De l'ennemi, de lai serpent

Des metchains gens
De meurri de moué subitement.

Ce qui veut dire :

Eau bénite je te prends,
De trois choses tu me défends :
Du démon, du serpent,
Des méchantes gens,
De mourir subitement.

Nous pourrions encore présenter les Kyrielles que les jolies delémontaises chantent aux jeunes gens qui ne savent pas danser et d'autres encore, mais nous devons nous borner pour ne pas indisposer notre vieux *Conteur*, qui serait dans le cas de nous refuser son hospitalité pour de prochains articles sur les *Kyrielles chorégraphiques* et les *Kyrielles-amusettes* que nous nous proposons de lui donner.

MÉRINE.

P.-S. — Le soussigné serait reconnaissant aux personnes qui savent des Kyrielles de les lui faire parvenir au bureau du *Conteur*.

Un moment, s. v. p. — Un mot allemand pour les gens qui ont bon souffle :

« Oberammergauer passionsspielklosterfestd likatessenkäse. » — P.

A PROPOS D'UNE HISTOIRE

Nous avons encore reçu la lettre suivante, à propos de l'histoire du sergent Dubois.

Mon cher *Conteur*,

Il paraît que le récit du sergent Dubois n'a pas eu le don de plaire à l'éminent écrivain qu'est M. Philippe Godet. Je n'ai pas l'habitude de faire de la polémique et je tiens trop *toi* pour utiliser tes colonnes à de vaines répliques et dupliques... Ça, que j'aie fait des fautes de français, de style, d'orthographe, etc., je le crois aisément, et j'en demande humblement pardon à M. Godet; du reste, tout le monde n'a pas eu, comme lui, le bonheur d'aller à l'*académie*.

Si, au point de vue du fond, j'ai pu offusquer les idées de M. Godet, je lui demande « *repardon!*... » On ne pense jamais à tout; et puis, *n'y étais pas...*, lui non plus, par exemple, mais le *sergent Dubois y était!*...

Excuse-moi de te déranger pour si peu de chose et je te prie de croire, mon *vieux Conteur*, à toute mon estime.

15 avril 1918.

GUIBERT.

ON'A POUTA FARÇA

(Patois de la Broye)

PÉTRAÔVÈ dein ti lè carrou, dai dzein que sant conteint dèren, dai bordon que soadi à dzemottà, à ranquemalà. Traôvadi oquè po lè fère crinci et ronni : lè z'infant lè vesin, la founàre et la pussa, lè conseillè lou syndique, lè felhes et lè valet, lou dzudin et lou ministre, sein comptà lè z'autrè dzein. Tot va dé gangoué dein sti mondou por lè. Ah ! se pire, on volliàve lè z'attiutà, té raôdzè lè ratté, on verrait ren mè dé grabudze.

Per lè d'amont, à Velà-Gollia, l'ai avai certain Rodo à Vincent à Lydie, on païsant bocon ézàddà, rappo ai pridzou que Mow Lempequet, lou ministre fesai dein lou dè clia perrotze. Desai à töt lou mondou que l'ètai por ren d'allà cen attiutà la demindè qu'on lai cheintai pas lou St-Esprit quemini. Rodo l'arai volhiu, qu'on lai avai adi sonno Adon, l'a invità quauqué dzein, que l'aussas assebin delavà lou ministre à veni dein se pâlou, teni dai réunion, oûre dai pryfres plèin daô St-Esprit.

Mà dein cliaô réunion, lè dzein atant lè fem que lè z'hommou l'ont-e pâ z'u la maladi dondà, encora mè qu'ad pridzou. Adon por lè fère passà l'invia dè ronclià dinche, Rodo s'è va dere à cliaô dzein : « Dimanche prochain amenez vos enfants, vos amis avec vous, verront le St-Esprit, sous la forme d'un pigeon descendre sur vous. »

L'est bon. Por queminci, Rodo l'a fè on pe aô pliafond daô pâlou, pu s'est immodà tzi pudenzi po vouaiti se l'avai on pindzon blè pofère lou St-Esprit. Adon, lè dou, à catzon t dzo l'ont dressi l'osi à prevolà avau lou pe Lou pindzon fesai bin lou djà, mà l'ètai escandàle qu'on pouavai pâ lou gravà dé ca Lou pudenzi, que l'ire on crâpin de dinche Rodo : Faut renquié lou laissi lè inclinou de clia dzèba sein l'ai baillà à medzi du devindè né, tant qu'ia demindze matin ».

L'ont dinche fè. Mà la demindze aprè, l'arrevà on affère de la mètzance.

Aô momint iô lè dzeins grulavant dein

pantet, tint la ringua à Rodo laô baillive la raffa, et que sti apôtre l'avai dzo bouailâ dou yâdzou : « St-Esprit, descendez sur les disciples assemblés », sein qu'on voyé ren veni, tot d'on coup on ôt bramâ lou pydenî per lou perte daô pliafond : « Né paô pas deschindre, l'est crêvâ sti matin ! »

DAVI daô TELIET.

Sur la peur. — Un campagnard qui avait amené du bois à Lausanne s'en retournait chez lui, dans la soirée. Le marché avait été bon, donc « arrosé » en conséquence. L'heure tardive, la fatigue, le vin aidant, le paysan s'endormit sur son char et tomba au bord de la route. L'attelage rentra seul au bercail. Emoi général. Qu'était-il survenu ? On partit à la recherche du malheureux. Il faisait nuit noire et la bise, qui s'était soudain levée, éteignit la lanterne des chercheurs.

Ceux-ci, après bien des allées et venues, aperçoivent une forme noire sur le chemin. Ils s'approchent. C'est un homme. Il ne donne plus signe de vie. On roule le corps dans une couverture, qu'on avait apportée à tout hasard, et l'on reprend lugubrement le chemin du logis.

A l'arrivée du funèbre convoi, ce sont des lamentations, des gémissements sans fin.

Tout à coup, au milieu de ces désolations, le paysan, que la fraîcheur de la bise avait plus ou moins dégrisé et qui avait regagné pédestrement sa maison, paraît :

— Alo, te bourlai-pi ! qu'est-te que cein po daô trafi ? Crayo bien que vo z'itès ti fous !

Quand fut dissipée l'émotion causée par cette apparition, quand chacun eut repris ses sens, on souleva la couverture qui recouvrait le corps apporté. C'était celui d'un pauvre diable, que la mort, pitoyable aux miséreux, avait surpris en chemin. — C. P.

LES NOUVEAUX RICHES

EN décembre dernier, je me trouvais dans une des plus anciennes librairies du quai Malaquais, à Paris. Je choisisais quelques ouvrages pour mes clients lausannois, tout en parlant avec la patronne des événements du jour. Tout à coup, stoppe à la porte une quarante chevaux. Une dame quelconque, mise comme une parvenue — bague, diamants, fourrures, — descend de son automobile et, s'adressant à la marchande, lui dit :

— Madame, je viens d'acheter dans une vente un casier à livres très ancien ; on me conseille d'y mettre des vieux livres, avec de belles reliures en demi-veau, en veau entier, car je ne m'y connais pas ; voici les mesures.

Sortant des ficelles de son sac à main, elle indique la longueur et la largeur des casiers du meuble en question.

La libraire, tout d'abord, en est estomaquée. C'est la première fois qu'elle a affaire à une cliente si ordinaire. Mais il faut vivre, son mari est mobilisé. Elle fait donc un choix d'ouvrages d'après leur reliure, les aligne sur le comptoir, et fait les prix selon son catalogue. La cliente, satisfaite, demande ce qu'elle doit.

— Deux cent cinquante francs, lui répond la marchande.

— C'est bien, voici la somme ; faites-moi porter ces volumes dans mon auto.

Et voilà. Plus tard — après la guerre — ceux qui fréquenteront les salons de la nouvelle riche, s'étonneront d'y voir de beaux ouvrages superbement habillés, et qui, hélas ! ne seront là que comme figurants.

Qu'en pensent mes amis les bibliophiles ?

A. LAPIE.

Mot d'enfant.

— Quand je serai mort, dit le petit Auguste, et que je serai au ciel, j'irai dans la lune voir s'il y a un falot.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

7

PAR

RODOLPHE TŒPFFER

« Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier... » Ici une mouche... un souffle de fou rire parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. « Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave... »

Là-dessus M. Ratin sorti en fermant l'appartement, dont il emporta la clef.

L'aveu sincère m'avait soulagé, le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance : et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer ; mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle, je tâchais de me repentir ; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

J'en étais là quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit ; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restai assis au fond de ma chambre.

Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien il sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vit point paraître encore ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse pour son affaire, mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et il est bien vrai que cette épithète faisait des ravages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus et j'y mis bon ordre.

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel à qui je faisais perdre un temps précieux ; je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux ce jour-là.

« Dépêchons, me dit-il, je suis pressé... »

J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

« Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très occupé.

— Vite!

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah ! vous m'ennuyez, dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.

Ce geste me fit une impression prodigieuse. « Attendez ! » lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistiquement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux... *tout chauds*.

« Bête de hanneton, pensais-je en mangeant mon gâteau, qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits ! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage. M. Ratin content, et moi aussi : point de mensonge, point de prison... Bête de hanneton ! »

Heureuse idée que j'eus là ! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que, peu à peu, le charme de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imaginais, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire. Or, deux jours et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.

Une fois en paix avec ma conscience, et ayant devant moi deux jours de fête, je voulus embellir ma demeure par quelques dispositions qui me soulaieraient fort. La première fut d'éloigner de ma vue l'elzévir, le dictionnaire, tous les livres et cahiers d'étude. Cette opération faite, j'éprouvai une sensation aussi agréée que nouvelle : c'était comme si l'ont m'eût ôté des fers. Ainsi, c'est en prison que je devais connaître pour la première fois tout le charme de la liberté.

Charme bien grand ! Pouvoir légitimement dormir, ne rien faire, rêver... et cela à cet âge où notre propre compagnie est si douce, notre cœur si riche en entretiens charmants, notre esprit si peu difficile en jouissances ; où l'air, le ciel la campagne, les murs, ont tous quelque chose qui parle, qui émeut ; où un acacia est un univers, un hanneton, un trésor ! Ah ! que ne puis-je remonter vers ces heures fortunées, retrouver ses loisirs enchanteurs ! Que le soleil est pâle aujourd'hui ! que les heures sont lentes ! les loisirs ingrats !

Je retrouve sans cesse cette idée sous ma plume. Chaque fois que j'écris, elle me presse de lui donner le jour ; je l'ai fait mille fois, je le fais encore. En vain le bonheur m'accompagne, en vain les années m'ont apporté chacune un tribut de bien, en vain les jours se lèvent purs et sereins ; rien n'efface de mon cœur ces souvenirs d'alors ; plus je vieillis, plus ils me semblent rajeunir, plus j'y trouve un sujet d'attendrissante mélancolie. Je possède plus que je ne désirerais, mais je regrette l'âge du désir ; les biens positifs me paraissent moins savoureux que ce nuage vide, mais brillant, qui, m'enveloppant alors, m'entretenait dans une constante ivresse.

Fraîches matinées de mai, ciel bleu, lac aimable, vous voici encore ; mais... qu'est devenu votre éclat ? qu'est devenue votre pureté ? où est votre charme indéfinissable de joie, de mystère, d'espérance ? Vous plaisez à mes yeux, mais vous ne remplissez plus mon âme ; je suis froid à vos riantes avances ; pour que je vous chérissse encore, il faut que je remonte les années, que je rebrousse vers ce passé qui ne reviendra plus. Chose triste, sentiment amer !

Ce sentiment, on le retrouve au fond de toute poésie, si encore il n'en est pas la source principale. Nul poète ne s'alimente du présent, tous rebrousse ; ils font plus : refoulés vers ces souvenirs par les déceptions de la vie, ils en deviennent amoureux ; déjà ils leur prêtent des grâces que la réalité n'avait pas, ils transforment leurs regrets en beautés dont ils les parent, et, se créant à l'envi un brillant fantôme, ils pleurent d'avoir perdu ce qu'ils ne possédaient pas.

(A suivre.)

Grand-Théâtre. — La saison lyrique bat son plein. Trois représentations ont été déjà données : *La vie de Bohème* (de Puccini), *Gillette de Narbonne* et *Lakmé* ; ce fut trois salles comblées. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin, car la troupe est excellente et la saison sera courte — elle finira le 14 mai. Demain soir, dimanche, *La Mascotte*, toujours joyeuse et sémillante.

Kursaal. — A la demande générale, la tournée Petildemange donnera ce soir, samedi et demain dimanche, trois représentations de l'immense succès la *Mascotte*. Pour ce spectacle, le dernier irrévocablement, la direction s'est assurée les concours de M. George, dont la réputation n'est plus à faire, et de M. Durou, le trial du Grand Théâtre de Genève, qui eut un si grand succès dans les « 28 jours de Clairette ». Mmes Mary Petildemange et d'Hermanoy et M. Didès.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE 10 POUCEES : F 150
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS